

— Pour quoi ? — Parce que je ne l'ai pas voulu. (Elle disait faux.)
 — Alors vous aviez de bonnes raisons pour en agir ainsi ?
 — Des raisons bien simples.
 — Expliquez-vous, s'il vous plaît.
 — D'abord, les partis ne me convenaient pas tout-à fait.
 — Je vous crois ! — Ensuite ?
 — Ensuite . . . la vie de fille n'est pas celle de garçon, et mon état m'a toujours

été et n'est encore très agréable.

— Je ne vois pas de différence, moi, entre votre état et le mien.
 — Pardonnez ! une fille peut se suffire en tout, tandis qu'un garçon ne le peut pas.
 — Il est vrai ; mais un garçon ne se passe pas, pour tout cela, de boire ni de manger ; il ne manque jamais de rien, et est aussi à l'aise que la fille la plus heureuse.

— Je vous crois ; mais convéñez que souvent il vous est désagréable, ennuyeux, fatigué d'être obligé de voir à tout, de courir ici et là, de commander une chose, une autre sans être satisfait. Dans ces moments-là, ne dites-vous pas en soupirant : « Si j'étais marié, je n'aurais pas tout ce trouble » ?

— Vous dites vrai, mademoiselle, et je vois aujourd'hui tout le désagrément de mon état ; mais comment voulez-vous que je me fasse à la vie d'homme marié si celle de garçon me fatigue, m'ennuie ?

— Dans le ménage ce ne sont que de petites misères, auxquelles vous vous ferez bien vite, je vous assure. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

La-dessus je me sépare de mon interlocutrice, qui je remercie de ses bons et intéressés avis, et, grâce à cette respectable demoiselle, je me rends à ma pension tout-à-fait revenu de mes idées anti-matrimoniales. En entrant dans ma chambre, je suis frappé de l'air d'abandon, de tristesse qui y règne. Il me semble être dans une fosse ; l'atmosphère qui m'entoure est pesante ; la lumière qui pénètre à travers les carreaux de ma fenêtre est pâle, affaiblie ; les murs de ma chambre ressemblent à ceux d'un humide cachot, et moi, je me crois un prisonnier qu'on y a oublié. Une profonde mélancolie s'empare de moi : pour la chasser, j'ouvre un livre que je referme aussitôt ; je prends ma flûte pour en jouer, et je ne tire que des sons étouffés et plaintifs. Alors je jette la flûte de côté, et persuadé que je suis le plus malheureux des hommes, je m'enfoncé la tête dans mes deux mains pour me livrer à mes pénibles réflexions.

Après une grosse demi-heure de rêveries, je me sens la tête plus légère, je respire plus librement, la lumière du jour est plus vive. C'est cela, me dis-je avec joie, je vais me marier ! La vie de garçon est par trop ennuyeuse, et j'en deviendrai fou ou j'en mourrai à la peine, si je ne change d'état. Et prenant mon chapeau et ma canne en fredonnant un air joyeux, d'un bond je me trouve dans la rue pour aller je ne sais où, cloisque je me trouve face à face avec un ami, un garçon comme moi.

— Tiens tiens ! te voilà, s'écrie-t-il en me serrant la main. Mais d'où viens-tu ?

— De ma pension. Je n'ai pas quitté Québec : une seconde.

— Il y a un siècle que je ne t'ai pas vu ! Quelles nouvelles ?

— Rien d'étrange, ma foi.

— Tu es toujours garçon, n'espère-tu pas ?

— Oui, pour le présent ; mais je vais me marier bientôt.

— Ah ! le farceur ! Tu badinés sans doute ?

— Je suis sérieux. La vie de garçon commence à m'ennuyer.

— Pauvre fou ! tu t'ennuies d'être trop bien.

— Je ne crois pas, en me mariant être pire que je suis à présent.

— J'en crois, moi ; car si tu es fatigué de la vie de garçon, que sera-ce donc dans le ménage ?

— Je changerai d'état toujours, et j'y gagnerai peut-être.

— Je te le souhaite de tout mon cœur, et au plaisir de se revoir.